



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

40 | 2010
Discours

L'imaginaire du jeu d'échecs en France au XIX^e siècle, ou la conversion intellectuelle du guerrier

The intellectual conversion of the warrior, or the imaginary of chess-playing in nineteenth century France

Die intellektuelle Bekehrung des Kriegers oder die Vorstellungswelt des Schachspiels in Frankreich im 19. Jahrhundert

Ivan Gros



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3998>

DOI : 10.4000/rh19.3998

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2010

Pagination : 131-146

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Ivan Gros, « L'imaginaire du jeu d'échecs en France au XIX^e siècle, ou la conversion intellectuelle du guerrier », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 40 | 2010, mis en ligne le 15 juillet 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3998> ; DOI : 10.4000/rh19.3998

IVAN GROS

*L'imaginaire du jeu d'échecs en France
au XIX^e siècle, ou la conversion intellectuelle
du guerrier¹*

« Échecs (Jeu des). Image de la tactique militaire. –
Tous les grands capitaines y étaient forts. –
Trop sérieux pour un jeu, trop futile pour une science. »
Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues*

Le jeu d'échecs est introduit en Europe au Moyen Âge². Immédiatement le motif du jeu apparaît dans les textes mais de façon anecdotique et il ne prend que tardivement une signification politique et sociale³. L'image du jeu d'échecs a pris un essor considérable dès que le jeu de dés a cessé d'y être associé pour des raisons d'éthique religieuse, par conséquent dès que l'idée de hasard en a été exclue. À partir de ce moment, il a pu signifier un fantasme de maîtrise qui pourrait correspondre à un refus de l'intuition d'un ordonnancement aléatoire du monde. Or, il est attesté que la métaphore de l'échiquier du monde s'affaiblit très nettement à la fin de la Renaissance et apparaît usée au XVII^e siècle⁴.

Le XVIII^e siècle correspond à une relance de l'imaginaire du jeu d'échecs⁵.

1. Cet article est issu d'une thèse en littérature générale et comparée sur l'imaginaire du jeu d'échecs, intitulée *L'Imaginaire du jeu d'échecs et la maîtrise de la complexité*, sous la direction de Daniel-Henri Pageaux, soutenue à Paris III en 2007. À partir de l'analyse de plusieurs centaines de textes de fiction, elle présente l'histoire de la *métaphore* du jeu d'échecs. Ce travail de recherche littéraire, fondée sur l'analyse des discours, porte donc sur l'histoire des représentations.

2. Cf. Michel Pastoureau, « L'arrivée du jeu d'échecs en Occident », dans *Une Histoire symbolique du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2004.

3. Il a fallu deux siècles pour que l'image du jeu d'échecs se construise et acquière une signification littéraire et sociale. Cf. Amandine Moussou, Sarah Troche, *Le Jeu d'échecs comme représentation : univers clos ou reflet du monde*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2009.

4. Cf. Jacques Dextreit, Norbert Engel, *Jeu d'échecs et sciences humaines*, Paris, Payot, 1981, p. 21.

5. Maxcellend Coulon, *Jeu d'échecs et Société en France au XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Roger Stauffenegger, Université de Besançon, 1999. L'historien explique que la popularisation du jeu d'échecs est liée à trois phénomènes concomitants : la figure de Philidor, prodige d'échecs et théoricien qui écrit un traité « révolutionnaire » sur les échecs qui apparente le jeu à une science, le regroupement depuis 1740 de grands joueurs d'échecs au café de la Régence où se sont enthousiasmées des célébrités intellectuelles comme Voltaire, Diderot, Rousseau, etc., et enfin l'existence d'une supercherie prodigieuse qui prend les traits du joueur d'échecs automate du Baron von Kempelen.

La Révolution française et les bouleversements politiques qui s'ensuivent modifient le rapport entre le jeu d'échecs et la société. Alors que l'échiquier devrait perdre son pouvoir de représentation, il devient au contraire un signe d'hyper-cérébralité. Débarrassé des références à un ordre du monde et à un régime devenus caduques et polémiques, l'échiquier se charge de valeurs purement intellectuelles.

Si les premiers cafés et les premiers cercles s'ouvrent au XVIII^e siècle, au premier rang desquels le café de la Régence pour les échecs, les premières revues d'échecs ne datent que du XIX^e siècle : « la révolution philidorienne renouvelle entièrement, au milieu du XVIII^e siècle, la pratique des joueurs de métier et des connaisseurs avertis »⁶. À la mort du célèbre joueur d'échecs et compositeur François-André Danican Philidor en 1795, les amateurs d'échecs prennent conscience qu'il ne reste aucune trace des parties historiques qu'a disputées leur maître : « *Le Palamède* vient remplir une lacune et répondre à un besoin »⁷.

C'est au XIX^e siècle que se constitue l'image renouvelée de l'échiquier, symbole d'une ère qui mêle des rêves de maîtrise absolue du monde au vertige de la découverte scientifique. L'histoire de l'image du jeu d'échecs témoignerait alors du mouvement de pacification dont procède l'idée de « civilisation » telle que l'historien sociologue Norbert Elias a pu la décrire⁸. Or, l'image du jeu d'échecs, symbole volontiers associé à la civilisation, prend parfois des accents outrés de patriotisme⁹.

ESPRIT GUERRIER ET « CODE DE L'HONNEUR » BOURGEOIS

Les valeurs portées par la Révolution, assumées au XIX^e siècle par la bourgeoisie, ne se sont pas accompagnées d'une disparition des valeurs de la classe dominante antérieure. Bien au contraire, nous dit Norbert Elias, les valeurs de l'aristocratie d'Ancien Régime se sont généralisées à l'ensemble de la

6. Didier Renard, « Jeu des échecs, société politique et art de la guerre. Les révolutions du XVIII^e siècle », *Politix*, 2002, vol. 15, n° 58, p. 89-107.

7. *Le Palamède, Revue mensuelle des échecs*, rédacteurs La Bourdonnais et Méry, 1836, p. 5.

8. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 180.

9. L'essentiel de nos sources provient des revues d'échecs associées aux activités du Café de la Régence et dirigées par les joueurs les plus réputés du cercle d'échecs : *Le Palamède, revue mensuelle d'échecs*, publiée pour la première fois en 1836, fondée et dirigée par Louis de La Bourdonnais jusqu'à sa mort en 1840. La publication de la revue est interrompue deux ans puis est reprise par Pierre Charles Fournier de Saint-Amant jusqu'en 1847. Lui succède *la Régence, journal des échecs*, dirigée par le même Saint-Amant et reprise en 1850 par Alphonse Delannoy, puis en 1851 par Kieseritzky et le Duc de Caraman. La publication connaît plusieurs interruptions mais reprend en 1856, dirigée par Alphonse Delannoy et Lender. *La Nouvelle Régence* voit le jour en 1860, dirigée par Paul Journoud qui ressuscite à nouveau *le Palamède français, revue des échecs et des autres jeux de combinaison*, en 1864-65 mais l'année d'après, il rebaptise la revue qui devient *le Sphinx, Journal des échecs* avant de s'interrompre. En 1867, *La Stratégie, journal d'échecs* est fondée par Jean Préti puis reprise par son fils Numa Préti en 1880 jusqu'en 1913 où la publication est suspendue pendant la guerre pour ne plus s'interrompre jusqu'en 1936.

société dans un mouvement qui va de la Classe à la Nation¹⁰. Ainsi les valeurs aristocratiques, parmi lesquelles l'honneur et l'esprit guerrier, ont été transmises au XIX^e siècle à la bourgeoisie¹¹. Le mimétisme de classe éclaire la rhétorique prosélyte des clubs d'échecs sous un angle différent. Autrement dit, au XIX^e siècle, on jouerait aux échecs moins parce qu'il s'agit d'une pratique qui développe les facultés intellectuelles que parce qu'il s'agit d'un jeu assimilé à l'aristocratie et à ses valeurs. Le fait que le jeu d'échecs développe l'esprit serait une reconstruction discursive postérieure. Ainsi la rhétorique guerrière, sous couvert de courtoisie et de science, prédomine dans les revues d'échecs. Le texte d'introduction du *Palamède* écrit par La Bourdonnais contient cette double tendance, courtoisie et combat : « Ce jeu rentre plutôt dans l'académie des sciences que dans l'académie des jeux ; c'est le seul où l'intelligence de l'homme neutralise le hasard. La bonne ou la mauvaise fortune est exilée de l'échiquier. Un grand joueur d'échecs est un artiste, un savant, un ingénieur, un général, un conquérant ; c'est Vauban ou Napoléon sur un champ de bataille de soixante-quatre cases, lesquelles représentent autant de lieues carrées, et demandent autant de vivacité, de coup d'œil et de profondeur méditative qu'on en exige d'un homme de guerre ; seulement un général d'échecs retire beaucoup moins de gloire d'une campagne et ne fait point verser de sang. Le *Journal des Échecs* est frère naturel du *Journal militaire*, rédigé par le brave général Haxo, également habile à dresser une batterie sur l'échiquier et sur un glacis. Le jeu des échecs a repris depuis quelque temps son antique vogue. Nous jouissons d'une longue paix, il nous faut des simulacres de guerre. On veut être guerrier à tout prix dans un pays belliqueux. À Paris, le club des Panoramas s'est ouvert pour rivaliser avec les établissements du même genre connus en Europe. Les batailles qui se livrent chaque jour à Westminster, à Vienne et sur le boulevard Montmartre, n'ont point d'historiographes ; les grands faits d'armes de l'échiquier européen restent ensevelis dans l'ombre, faute de bulletins : le journal que nous annonçons enregistrera les victoires et les défaites ; il rendra compte de l'état actuel du noble jeu chez les diverses nations ; il renfermera des notices biographiques sur les hautes célébrités, des anecdotes de clubs, des états comparatifs des méthodes usitées en Orient et en Occident ; ce journal sera le recueil des bulletins de la grande armée de l'échiquier »¹².

Il est frappant de constater que l'argument « scientifique » qui sert à construire le mythe du joueur d'échecs laisse très rapidement la place à l'évocation du jeu comme transposition de la guerre. L'énumération qui part du joueur « passe en revue » les différentes figures propres à l'édification sociale dans un mouvement de gradation qui culmine avec celle du conquérant. Dans la rhétorique de la revue, le jeu d'échecs se distingue de la guerre parce

10. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, op. cit., p. 79.

11. *Idem*, p. 247.

12. *Le Palamède*, 1836, p. 5-6.

qu'il « ne fait point couler le sang ». C'est une *guerre pacifique* qui répond à une pulsion nécessaire : « il nous faut des simulacres de guerre ». Cette rhétorique est une constante¹³, par-delà les bouleversements politiques, dans les revues d'échecs françaises au XIX^e siècle¹⁴.

Les codes de l'honneur et l'esprit chevaleresque valent tout autant dans les salons que dans les clubs d'échecs. Ainsi, d'innombrables défis sont lancés et retentissent au café de la Régence. La Bourdonnais, fondateur du cercle Philidor en 1825 est un joueur de première force qui rayonnera sur tout le XIX^e siècle. En 1834, il se rend en Angleterre, portant en héros étendard et gonfalon, pour défier les champions anglais : « je fis un voyage en Angleterre, pour entrer en lice avec un amateur qu'on disait d'une force extraordinaire : c'était M. Mac-Donnell [...]. Les journaux de Londres annoncèrent ce défi comme ils l'auraient fait pour une campagne militaire »¹⁵.

Ce duel échiquéen La Bourdonnais/Mc Donnell à Londres tourne en faveur du joueur français et permet de prolonger le mythe de la supériorité de l'esprit français sur celui des autres nations qui, depuis Philidor, enorgueillit la *Régence*¹⁶. À son retour, transporté par l'enthousiasme de la victoire, il fonde avec Méry, la revue *Le Palamède*. Trois types de défis sont lancés :

13. Un seul exemple : en 1867, encore dix après, Jean Prédi reprend la même métaphore : « Pour devenir un général habile, il faut avoir été bon soldat. La discipline, la manœuvre, la vie des camps, la *Stratégie* enfin forment ce soldat. Si nous comprenons la nécessité des éléments, nous savons faire également la part de la science, la *Stratégie* répondra au désir de tous », *La Stratégie, journal d'échecs*, dirigé par Jean Prédi, janvier 1867, p. 1-3.

14. Pour Thierry Wendling, ethnologue participatif qui a étudié les joueurs d'échecs de clubs en prenant le parti, pour les besoins de l'analyse, d'intégrer cette communauté, ce passage au symbolique témoigne d'une confrontation intellectuelle dépouillée de toute violence relative au modèle guerrier : « Cette beauté est liée au caractère de bataille "symbolique" qu'il faut reconnaître à la partie. Si cette bataille est symbolique, ce n'est pas parce qu'elle renverrait dans l'esprit des joueurs à un combat chevaleresque. Les termes qui nomment les pièces (Roi, Dame, Tour, Fou, Cavalier) ne sont que des appellations relativement neutres et les joueurs (exceptés les jeunes enfants) ne s'identifient pas à des chevaliers joutant dans la lice. De même, le meurtre du père est un thème absent de la culture échiquéenne. Si cette bataille est symbolique, c'est parce que le joueur voit dans toute partie une lutte entre des idées ». Thierry Wendling, *Ethnologie des joueurs d'échecs*, Paris, PUF, 2002, p. 120. S'il est vrai comme le rappelle l'ethnologue que la pratique des échecs peut se borner à une pensée brute, faite de pur calcul, il rompt un peu vite le lien avec l'héritage chevaleresque. Le risque, en minimisant la part symbolique des échecs, est d'oublier le contexte dans lequel se sont développés les clubs d'échecs. En 1836, date de la première publication du *Palamède*, la pratique des duels est encore un des modes privilégiés de « résolution des conflits » au sein de la bourgeoisie. François Guillet explique la permanence de la pratique du duel essentiellement par la prédominance du sentiment de l'honneur, héritage de l'Ancien Régime, mais aussi valeur commune d'une élite dirigeante hétéroclite. Cf. « L'Honneur en partage. Le Duel et les classes bourgeoises en France au XIX^e siècle », *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, 2007-34, *Bourgeoisie : mythes, identités et pratiques*, p. 55-70.

15. Il y eut un précédent en 1821, année pendant laquelle Deschappelles et La Bourdonnais défient le cercle de Londres. La rencontre est ajournée. « Les journaux anglais s'étaient beaucoup occupés de cette petite guerre ; dès qu'ils virent qu'elle ne s'engageait plus, ils dirent que probablement les Français avaient craint une seconde journée de Waterloo », *Le Palamède*, 1836, p. 14.

16. L'humour et le sarcasme évidemment ne sont pas exclus de cette rhétorique. Mais il ne faut pas s'y tromper, un bon mot peut aisément couvrir une insulte et froisser l'honneur d'un joueur. L'art de la pointe forgé dans l'humour le mieux senti n'est-il point à l'origine de querelles qui finissent parfois à la pointe d'une épée ? Les « rieurs » jusqu'en 1951 sont du côté français. La « supériorité française » est soutenue jusqu'à la victoire du mathématicien allemand Adolf Anderssen au tournoi de 1851, premier « grand tournoi international » qui marque le déclin des joueurs français, incarnés par Saint-Amant, et des joueurs anglais, incarnés par Staunton.

les défis entre individus (deux joueurs mesurent leur force respective) ; les défis entre clubs d'échecs (souvent par correspondance) ; les défis-exploits (un joueur joue une simultanée parfois à l'aveugle). Il y a bien sûr une différence essentielle entre les duels d'échecs et les autres : il s'agit de « duels pacifiques » entre gens de bonne compagnie que réunit un idéal de « civilisation ». Ainsi le *Palamède* fait-il la généalogie des clubs européens qui symbolisent le triomphe de la civilisation sur la barbarie : « Les clubs, nom générique par lequel on désignera désormais toute réunion close, ne remontent pas au-delà du XV^e siècle. Avant cette époque, les mœurs étaient agrestes et guerrières : on était toujours à cheval ; on menait une vie dure [...]. La fin du XV^e siècle voit s'opérer une révolution bienfaisante, et la civilisation pénètre en Europe. C'est à cette époque que les premiers clubs s'organisèrent, d'abord en Italie, puis en Angleterre »¹⁷.

L'exposé historique sur les clubs établit un lien direct entre leur constitution et la fin de l'activité guerrière¹⁸. Suivant cette logique, on pourrait par ailleurs établir une corrélation entre la diminution progressive des duels à partir des années 1830 et 1840 selon François Guillet¹⁹ et la création de la revue *Le Palamède*, ce qui tendrait à montrer que le déclin du duel à l'épée entraînerait un regain d'intérêt pour le duel sur l'échiquier. Cette coïncidence conforterait l'idée d'euphémisation de la violence développée notamment par Norbert Elias, reprise par Maurice Agulhon puis François Guillet et sauverait ainsi l'idéal pacifique attaché à la pratique du jeu. Il faut être prudent cependant et ne pas oublier la nature profondément guerrière du jeu d'échecs. Que la cérébralité – par « processus de civilisation » – soit progressivement valorisée sur la force brute ou la prouesse physique ne signifie pas nécessairement qu'elle soit pacifique. Ce qui serait la conséquence du processus de civilisation, ce serait l'intellectualisation de la société plutôt que l'euphémisation de la violence. L'enquête d'Alfred Binet sur la psychologie des joueurs d'échecs permet d'apprécier cette nuance. Influencé par les travaux de Jean-Marie Charcot dont il suit les enseignements et avec lequel il collabore autour de la question de la « mémoire visuelle géométrique », il est l'auteur d'une *Psychologie des grands calculateurs et des joueurs d'échecs* [1894] et entreprend dans ce cadre une vaste enquête sur le « jeu sans voir »²⁰. Pour

17. *Le Palamède*, 1837, p. 160.

18. Les clubs qui cultivent les arts et les lettres sont là pour distraire les guerriers : « Le *Cazin* d'Italie est le type de réunions qui sous le nom de *clubs* en Angleterre, de *Stubbes* ou *Ressures* en Allemagne, et de *cercles* en France, ont apporté tant de changements dans les mœurs et la vie privée des nations modernes [...] Il fait des arts, des lettres et de la science, les délassements de la vie guerrière », « Des clubs en Italie et en Allemagne », *idem*, p. 209.

19. « Encouragée par l'institution militaire, la pratique du duel connaît une extension sans précédent sous l'Empire avant de refluer lentement à partir des années 1830 et surtout de la décennie 1840 », François Guillet, *La Mort en face. Histoire du duel de la Révolution à nos jours*, Paris, Flammarion, 2008, p. 187.

20. Alfred Binet commence cette étude sur les joueurs d'échecs à l'aveugle en 1891, après l'examen d'une étude d'Hippolyte Taine, *De l'Intelligence*, Paris, Hachette, 1870, p. 80.

ce faire, il publie un appel à contribution dans la revue d'échecs *La Stratégie*²¹, entretient une correspondance avec les joueurs « de première force » à travers toute l'Europe. Son enquête a le mérite de faire tomber le préjugé selon lequel il existe un lien entre mathématiques et jeu d'échecs. Selon lui, le jeu est essentiellement guerrier. D'une part, il remarque que les militaires sont particulièrement représentés parmi les abonnés de la revue : « dans l'armée, c'est l'artillerie, la marine et le génie qui fournissent le plus grand nombre d'abonnés aux journaux d'échecs ». D'autre part, la disposition d'esprit nécessaire aux joueurs d'échecs est surtout le goût du combat²².

Ainsi, « l'armée de l'échiquier » compte-t-elle beaucoup d'anciens militaires dans ses rangs, guerriers rendus inoffensifs par l'âge, l'oisiveté et les temps de paix. Les échecs sont une activité d'hommes de guerre à la retraite qui retrouvent, le temps d'une partie, en miniature, le frisson de l'orgueil comblé. *Le Palamède* fait allusion fièrement à ces anciens génies du champ de bataille, grognards et autres vieux conquérants²³. Fréquemment, le journal rappelle le passé glorieux de ses membres. Deschappelles participe ainsi à une campagne napoléonienne et après la bataille d'Iéna en 1806 à Berlin, il défie les officiers défaits dans les cafés, redoublant la victoire impériale d'une victoire sur l'échiquier. Le général Haxo²⁴, quant à lui, se spécialise dans les « parties sans voir ». C'est une gloire supplémentaire de vaincre ainsi le capitaine Evans²⁵, ancien officier de la marine anglaise, un des meilleurs joueurs d'Angleterre et de « démontrer par A+B », en claironnant, l'innocuité de son gambit. Sous un certain angle, on constate donc un lien direct entre la constitution des clubs d'échecs et la fin de l'activité guerrière. La figure du joueur d'échec comporte bien l'idée de conversion intellectuelle du guerrier²⁶.

21. *La Stratégie*, 1892. Cet article sera l'objet d'une seconde publication dans la *Revue des deux mondes*, 15 juin 1893.

22. Alfred Binet, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* [1894], Paris, L'Harmattan, 2004, p. 228-230.

23. Cf. la mise en scène du grognard dans cette nouvelle anonyme, « Le Joueur d'échecs amoureux », *Le Palamède*, 1837, p. 278-285. L'esprit des clubs d'échecs contribue à entretenir la mythologie guerrière et plus particulièrement napoléonienne que décrit Nathalie Petiteau dans *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, Le Seuil, 2004.

24. *Le Palamède*, 1837, p. 292. François-Nicolas-Benoît Haxo (1774-1838), général français durant la Révolution et le Premier Empire, participe aux guerres napoléoniennes et commande la Garde Impériale.

25. *Idem*, p. 97.

26. Cette conversion correspond à une vision biaisée de la guerre selon laquelle il existerait aux échecs comme à la guerre des lois intangibles qu'il serait possible d'appliquer avec maîtrise. Si l'on en croit Clausewitz qui a été ignoré lors des premières traductions partielles dans les années cinquante et dont la réception à partir de 1870 restera douloureuse et très ambiguë, la stratégie guerrière serait au contraire une gestion de la violence aléatoire et non pas une maîtrise absolue qui exclurait toute forme de hasard au profit d'une maîtrise scientifique des événements. Sur la postérité macabre de Clausewitz, cf. Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris, Gallimard, 1976.

PETITES ÉPOPÉES DES CHEVALIERS ERRANTS DE L'ÉCHIQUIER

L'imaginaire du jeu d'échecs prend sa source dans le culte de la norme qui a pour cadre le *cercle*²⁷ et pour corollaire la fascination pour la monstruosité dont la figure du génie et du joueur d'échecs prodige constitue l'envers positif²⁸. Autrement dit, le mythe du génie se développe corrélativement à la théorie de « l'homme moyen ». Plus on peut établir la mesure de cette norme, plus fort sera le génie. Adolphe Quételet qui écrit sa *Physique sociale* en 1835, s'inspirant du déterminisme scientifique de Laplace, est l'un des grands promoteurs de cette norme. Il met au point une méthode statistique afin d'étudier les causes « qui agissent sur le développement de l'homme », permettant du même coup de déterminer une norme et un profil social²⁹. La théorie de « l'homme moyen » donne ainsi une interprétation bourgeoise de l'idéal aristocratique de l'honnête homme propre au XVII^e siècle et une perspective morale. Le portrait de l'homme de club tel qu'il est esquissé par les rédacteurs du *Palamède* épouse les préceptes de la *Moral of Chess* de Benjamin Franklin, « un des hommes qui a le plus honoré l'espèce humaine, et le plus contribué aux progrès de la civilisation »³⁰ : « Franklin, ayant observé que le seul inconvénient du jeu des échecs était de froisser l'amour-propre et de le rendre irritable, crut devoir adresser quelques avis bienveillants aux amateurs de ce jeu ; les publia sous le titre *The Moral of chess...* »³¹. Selon lui, les échecs seraient semblables à la vie et la pratique du jeu d'échecs développerait prévoyance, circonspection, prudence, persévérance et bien d'autres qualités morales qui favorisent l'« homme moyen »³², rendent possible la vie en société et dont le club serait l'utopie : « Dans tous ces clubs, l'on joue un jeu modéré, parfaitement en harmonie avec la position sociale de chacun, et les jeux de hasard en sont bannis avec raison, car ces jeux ont été inventés par la cupidité, tandis que les jeux de société l'ont été par le désir de s'amuser [...]. Autant on doit

27. *Le Cercle des Échecs* de la Régence correspondrait à la première définition que donne Maurice Agulhon des cercles parisiens comme « la forme typique de sociabilité bourgeoise en France dans la première moitié du XIX^e siècle », *Le Cercle dans la France bourgeoise*, Paris, Armand Colin, 1977, p. 17. Cependant, le *Cercle des Échecs* est un espace de sociabilité hybride car il tient à la fois du « cercle » proprement dit, qui représente un espace de sociabilité formelle, et du « café », lui, informel.

28. Il figurerait en bonne place dans l'imaginaire tétralogique qui a été pris pour thème d'une série d'études réunies et présentées par Anne-Emmanuelle Demartini et Anna Caiozzo, *Monstres et imaginaire social*, Grâne, Créaphis, 2008.

29. « L'homme que je considère ici est, dans la société, l'analogie du centre de gravité dans les corps ; il est la moyenne autour de laquelle oscillent les éléments sociaux : ce sera, si l'on veut, un être fictif pour qui toutes les choses se passeront conformément aux résultats moyens obtenus pour la société », Adolphe Quételet, *La physique sociale, essai sur le développement des facultés de l'homme* [1835 réédité en 1869], Gilly, Académie Royale de Belgique, 1997, T. I, livre premier, p. 46.

30. *Le Palamède*, 1836, p. 41.

31. *Ibidem*.

32. « La vie humaine ressemble à une partie d'échecs où nous trouvons des adversaires et des compétiteurs avec lesquels il nous faut lutter, et où se rencontrent mille circonstances difficiles qui mettent notre prudence à l'épreuve », *The Moral of Chess*, abrégé par *Le Palamède, idem*, p. 42.

s'attacher à inspirer aux jeunes gens l'horreur des jeux de hasard, autant on doit s'efforcer de faire germer en eux le goût des jeux de société, qui ne peut que leur devenir salutaire, en les détournant d'habitudes vicieuses ; tel est le but que nous nous sommes proposé en créant cette revue»³³.

Au XIX^e siècle, la licéité du jeu d'échecs ne fait en effet pas le moindre doute³⁴ : le discrédit se concentre entièrement sur les jeux de hasard et d'argent tandis que le jeu d'échecs bénéficie d'une sorte d'immunité. Parce qu'il exclut justement hasard et argent, il n'engage que l'honneur de celui qui le pratique et ce principe est un gage de noblesse. Il se pourrait pourtant que contrairement à ce que disait Benjamin Franklin, le jeu d'échecs ne soit pas si « moral ». Dans les revues échiquiennes, la morale prend souvent la forme d'une rhétorique de propagande et cède au prosélytisme guerrier. L'esprit de l'épopée semble revivre dans ces joutes échiquiennes. Il faut convaincre, écrire l'histoire et forger un mythe à la hauteur de l'esprit de conquête et de l'ambition « scientifique » des grands joueurs d'échecs. Tout conquérant a ses poètes pour chanter ses prouesses. Ainsi, dans les colonnes du *Palamède*, s'expriment l'Abbé Roman, Joseph Méry, co-rédacteur du *Palamède*, et d'autres poètes de l'ombre, qui réécrivent dans des variantes sans fin le poème de Vida, évêque d'Albe et poète latin, comme cette « imitation médiocre »³⁵ écrite par Sir William Jones, célèbre orientaliste, intitulée « Caïssa, or the game of chess »³⁶. Ce poème est traduit du reste par Alliey et imprimé en 1851³⁷ avec trois autres poèmes sur les échecs, ainsi que dans *La Régence*, la même année³⁸. N'en déplaise à Jean Gay, auteur d'une *Bibliographie anecdotique du jeu d'échecs* publiée en 1864, que les vers soient mauvais ou non, Caïssa, sorte de petite Athéna spécialisée dans les guerres d'échiquier, est devenue une déesse patronne, l'emblème et le signe de ralliement de la petite communauté des joueurs d'échecs.

Dans le même esprit « va-t'en guerre », Méry écrit une revanche de Waterloo³⁹. Si des plumes de renom participent aussi comme l'abbé Delille dont le poème, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises* [1802], fait la description d'une partie de tric-trac, puis celle d'une partie d'échecs, les célébrations poétiques correspondent à des préoccupations esthétiques

33. *Le Palamède*, 1837, p. 260.

34. « Les textes du XVI^e siècle, longtemps décalqués des ordonnances médiévales, prohibent de nombreux jeux d'exercices et d'adresse qui ont tous pour origine commune la taverne. À partir de 1586, la loi s'en tient aux jeux de hasard et d'argent ainsi qu'aux brelans, réduits et académies où ils prospèrent », Elisabeth Belmas, « De la théorie à la pratique : les difficultés d'exercice d'une police des jeux dans la France moderne (XVI^e-XVII^e siècle) », dans Mélanie Fèvre et Franck Durand, *Jeux de hasard et Société*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 100.

35. C'est Jean Gay qui le dit dans sa *Bibliographie anecdotique du jeu d'échecs*, Paris, Jules Gay, 1864.

36. Sir William Jones, *Caïssa, or the game of chess, a Poem of 334 lines, written in the year 1763*, Londres, 1799, vol. IV, p. 497-512.

37. Jean Gay, *Bibliographie anecdotique du jeu d'échecs*, op. cit., p. 119.

38. *Idem*, p. 8.

39. *Le Palamède*, 1836, p. 200.

essentiellement réalistes. Même si l'écriture versifiée impose des tournures emphatiques, l'une des premières exigences est qu'il faut que les vers soient fidèles au déroulement des parties, de l'ouverture jusqu'au mat :

« Et du terrible mat à regret convaincu
Regarde encore longtemps le coup qui l'a vaincu »⁴⁰.

De plus, le réalisme scientifique est le gage nécessaire pour fonder durablement le mythe du joueur de génie. La Bourdonnais entreprend des recherches auprès de la Bibliothèque Royale, consulte les travaux érudits de célèbres anthropologues, historiens, orientalistes susceptibles de rendre compte des récits des origines (D'Herbelot, Thomas Hyde, William Jones, tous trois orientalistes)⁴¹ et exhume les vieux contes relatifs au jeu (contes arabes extraits des fichiers de la Bibliothèque Royale)⁴². Afin de nourrir le mythe contemporain du joueur d'échecs, les origines indiennes des échecs et l'énumération des principales différences avec le jeu oriental se mêlent aux anecdotes⁴³ et aux préceptes qui réfèrent à un temps où la fantaisie se confondait avec l'histoire.

Principalement, c'est dans la matière épique médiévale que les joueurs d'échecs aiment à puiser et s'identifient en particulier à la figure du chevalier errant⁴⁴, avec la conviction qu'ils participent à une épopée moderne. L'« armée de l'échiquier » est alors semblable au régiment du Baron Madruce⁴⁵.

Ainsi, le défi de Deschappelles lancé aux clubs de Londres ne peut être que « chevaleresque »⁴⁶. En 1860, Journoud⁴⁷ utilisera le même qualificatif à propos de la traversée de l'Atlantique du grand Morphy⁴⁸ pour défier « les plus habiles » d'entre les joueurs : « on trouvera à cette histoire quelque chose

40. Abbé Jacques Dellile, *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levrault, 1802.

41. Articles où il est parlé du jeu d'échecs par D'Herbelot, grand orientaliste du XVII^e siècle, *Palamède*, 1837, p. 384 ; Thomas Hyde, autre orientaliste du XVII^e siècle, *Palamède*, 1837, p. 438 ; ou encore présentation du « jeu des quatre Rois » d'après l'orientaliste William Jones.

42. *Le Palamède* 1836, p. 60. Cf. ce conte sur l'amour et le jeu d'échecs extrait des contes du Cheykh el Mohdy. *Le Palamède*, 1837, p. 161.

43. Histoire du roi de Lybie Cacus et de la magicienne Scacchea ou bien la légende du philosophe Xerxès et du fils de Nabuchodonosor, Enimelderacus, tyran cruel qui soigne son vice grâce au jeu d'échecs.

44. « Les feuillets du *Palamède* sont des parchemins qui pourraient suffire à sa gloire, car il y a reçu en maintes occasions le tribut des félicitations et des obligations dont on lui fut redevable pour ses écrits, ses recherches et ses longs voyages, qui m'avaient fait lui donner le surnom de *chevalier errant de l'Echiquier* », extrait d'une nécrologie écrite par Saint-Amant à la mémoire du professeur d'échecs, Aaron Alexandre, *La Régence, journal des échecs*, 1951, p. 3.

45. « Gloire aux hallebardiers splendides ! ces piquiers / Sont une rude pièce aux royaux échiquiers », Victor Hugo, « Le Régiment du baron Madruce », *La Légende des siècles* [1859], Paris, Librairie Générale Française, 2000, p. 425.

46. *Le Palamède*, 1836, p. 147.

47. Directeur du *Palamède français* de 1860 à 1866 et fondateur malheureux du *Sphinx* en 1867 qui ne surviva pas plus d'un an.

48. Paul Morphy [1837-1884], joueur d'échecs américain, salué comme le joueur d'échecs le plus exceptionnel du XIX^e siècle.

de poétiquement chevaleresque»⁴⁹. Il s'agit d'être digne des illustres prédécesseurs qui naissent dans la matière épique et dont *Le Palamède* se plaît à faire le récit. Les chevaliers errants de l'échiquier étaient d'authentiques joueurs qui ont parcouru les cours d'Europe pour défier les gentilshommes de l'échiquier : le Calabrois⁵⁰, Stamma⁵¹ et surtout, le Syracusain⁵² et Il Puttino⁵³ auquel Salvio consacre une biographie : *Il Puttino Leonardo di Cutri, il Cavaliero errante*. De tous ces joueurs héroïques, Il Puttino est celui qui incarne le plus la figure de l'enfant prodige, figure ravivée au XIX^e siècle pour décrire des joueurs de génie, Philidor, Morphy ou Steinitz. Les joueurs hors-normes sont portés au pinacle par le cercle des « hommes moyens ».

Cette propension médiévaliste pour les tournois et les défis sur échiquier laisse deviner un système de valeur assez exclusif et un milieu plutôt conservateur et réactionnaire. Le sens de la norme attire par exemple les critiques du rédacteur du *Palamède* sur les œuvres d'Hoffmann jugées « déréglées » et peu compatibles avec le caractère « raisonnable » du jeu d'échecs : « de telles compositions [...] ne présentent rien qui puissent éclairer l'esprit ou satisfaire le jugement »⁵⁴. En revanche, Alfred de Musset dont l'œuvre ne fait pourtant guère cas de ce « passe-temps » et qui se distingue par un « naturel fantasque » bénéficie d'une plus grande indulgence. Musset, lorsqu'il fréquente assidûment le *Cercle des Échecs de la Régence* de 1848 à sa mort en 1854, est déjà Chevalier de la Légion d'honneur (1845) et « passe pour un joueur recommandable »⁵⁵. Il compose lui-même un problème d'échecs publié dans *la Régence, le journal des échecs*⁵⁶ et, indifférent aux coups feux du Palais Royal⁵⁷,

49. *La Régence*, 1960, p. 35.

50. Gioachino Gréco [1600-1634], surnommé « le Calabrois », se rend dans toutes les cours d'Europe pour faire la démonstration de son art : « C'était, en fait d'échecs, un *bravo* qui cherchait dans tous les états quelque fameux chevalier avec qui il pût se battre et rompre une lance; il n'en trouva point dont il ne demeura vainqueur ». En 1669, il publie le *Jeu des échecs*, dédié au marquis de Louvois, ministre de la guerre, pour son instruction, *Palamède*, 1837, p. 33.

51. Philippe Stamma [1705?-1755], né à Alep, fait une tournée en Europe mais subit une défaite contre Philidor. En 1735 s'installe en Angleterre et publie *Essai sur le jeu d'échecs*. Cf. sa biographie in *Palamède*, 1837, p. 111.

52. Paolo Boï de Syracuse dit « Le Syracusain » [1521-1598] est le « prototype du chevalier errant de l'échiquier », *Le Palamède*, 1836, p. 45-47. Marin puis soldat à Lépanthe à côté de Cervantès, captif au bain d'Alger, aventurier en Afrique, joueur d'échecs amoureux à Venise, il rencontre les plus grands joueurs d'échecs de son temps et fréquente les cours d'Italie, d'Espagne et du Portugal qu'il fascine par son talent.

53. Leonardo di Cutri [1542-1587] dit « Il puttino » (le petit garçon) est à Rome, sous le pontificat de Grégoire XIII, le joueur d'échecs le plus fort. Après avoir été défait par le maître d'échecs Ruy Lopez, il part de dépit défier les plus grands joueurs de son temps. Surnommé par le Roi San Sebastian, « le chevalier errant », ses errances échiquéennes se mêlent aux aventures amoureuses et guerrières, *Le Palamède*, 1837, p. 358-366.

54. *Le Palamède*, 1837, p. 265-268.

55. Cf. un commentaire ironique de Delanoy sur les « fantastiques combinaisons de jeu ! » de Musset, *La Régence*, 1951, p. 352.

56. *La Régence*, n° 2, 1849.

57. « Dans l'après-midi du 24 février 1848, [Alfred de Musset] commençait une partie avec Deleorge lorsque des coups de fusil vinrent l'interrompre forcément ; le roi Louis-Philippe était fait échec et mat par le peuple parisien. Alfred de Musset était trop véritablement joueur pour s'émouvoir de si peu », Alfred Delvaux, *Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris*, Paris, Dentu, 1862, p. 134-141.

se comporte en effet, en chevalier erratique de l'échiquier, digne de figurer parmi les notables du cercle des échecs.

EN QUÊTE D'UNE NOUVELLE CHEVALERIE MODERNE

La première moitié du XIX^e siècle est marquée par la domination française lors des rencontres entre joueurs d'échecs sur la scène européenne. Les joueurs français s'abandonnent alors au plaisir patriotique de la domination et à l'orgueilleuse vanité d'être les plus forts : « Aimerait-on mieux recourir, comme on l'a déjà tenté, à cette théorie des climats, si séduisante sous la plume de Montesquieu, afin d'expliquer comment la patrie de Bacon et de Shakespeare ou la patrie de Dante et de Machiavel, n'a pu parvenir à produire un seul joueur d'échecs digne d'être mis en parallèle avec Philidor, M. Deschapelles et avec M. de La Bourdonnais... ? »⁵⁸

On pourrait lire dans ces fanfaronnades une forme d'humour. Parties entre patries, le jeu d'échecs exalte un patriotisme exacerbé. *Le Palamède* rapporte « la geste » de La Bourdonnais contre Mac Donell puis celle de Deschapelles contre Lewis, qui prennent parfois des accents qui frisent l'invective : « Les Français jouent mieux aux échecs que les Anglais : ce peu de mots résout toute la question »⁵⁹. Ce patriotisme taquin, en même temps, semble faire bon ménage avec une forme de civilité plus en accord avec l'idéal chevaleresque dont les joueurs se réclament : « Comme à Fontenoy, les deux nations ont rivalisé de courtoisie pendant toute la durée de cette savante campagne »⁶⁰. Mais la jubilation des joueurs de clubs français est de courte durée. Après le grand tournoi de Londres de 1851, les chevaliers du café de la Régence font pâle figure. Les défaites successives sèment la zizanie dans les rangs français. Il ne leur reste plus qu'à admirer les prouesses de leurs adversaires, à regretter la gloire révolue des vieux maîtres, le « génie prodigieux » de Philidor et de La Bourdonnais et à adopter une posture plus modeste. Tandis qu'aux États-Unis c'est au tour de Paul Morphy de fanfaronner, il ne reste plus aux joueurs européens qu'à apprécier « la fraternité et les liens invisibles qui unissent tous les joueurs »⁶¹, à imaginer l'ouverture du récent club d'échecs « dans les montagnes rocheuses aux derniers confins de la civilisation, parmi les peaux-rouges »⁶². Au moins les clubs français peuvent-ils se réjouir du bon accueil qu'ils font aux joueurs étrangers qui viennent jouer sur leur territoire.

En 1869, Ernest Nivernais, chroniqueur d'échecs pour la revue *La Stratégie* se lamente et trouve son métier bien ingrat : « Aucun météore nouveau

58. *Le Palamède*, 1837, p. 23.

59. *Ibidem*, p. 14.

60. *Ibidem*, p. 53.

61. *La Nouvelle Régence*, 1860, p. 38.

62. *Ibidem*, p. 57.

n'a brillé à l'horizon, aucun astre ne s'est levé, quelques étoiles filantes ont été visibles à l'œil nu. O! M. Leverrier! découvrez-nous bien vite une nouvelle planète, quelque La Bourdonnais, inédit, caché dans la constellation du lion ou dans celle du renard. Appliquez votre œil à vos puissants télescopes, et dites-nous, en conscience, si vous ne voyez rien venir!»⁶³ L'«homme civilisé» jusqu'ici pouvait trouver encore quelques sources de fierté. Mais aux défaites devant l'échiquier s'ajoutent la défaite de 1870 puis les événements traumatisants de la Commune. L'establishment, secoué par la vague révolutionnaire, perd son sens de la civilité et de la mesure et semble alors gagné par le ressentiment. Deux ans plus tard l'ironie d'Ernest Nivernais se fait plus amère : « Comme c'est agaçant, en parlant de prouesses échiquiennes, de n'avoir à citer que des noms en -al, en -ann, en -ski, en -off, consonances barbares dont je voudrais être affranchi pour toujours. Combien plus harmonieux sont les noms de Dupont, Dubois, Durant (pardon mon cher abbé!), Bernard, Bertrand et tant d'autres chers à nos oreilles! Voilà des vainqueurs comme il nous en faut et comme nous voulons en susciter. Quelle joie le jour où nous pourrions nous écrier patriotiquement et authentiquement : "le citoyen Dubois a battu le comte Krakinski dans un gambit écossais et annoncé un Mat en 17 coups" »⁶⁴.

La conversion intellectuelle du guerrier ne confine pas toujours aux formes élevées de la civilisation. Elle conditionne aussi le militantisme et la propagande, formes militaires transposées aux domaines du discours et des idées. Tous les arguments sont bons pour épargner à la France l'humiliation d'une défaite supplémentaire dans le champ hautement symbolique de l'esprit. Après tout, l'avenir de l'échiquier américain, Paul Morphy, « est né d'une mère française [et] n'est peut-être aujourd'hui le vainqueur des vainqueurs, que parce que le sang français coule dans ses veines »⁶⁵. On attend en vain le nouveau La Bourdonnais qui redonnera l'honneur perdu du soi-disant « pacifique Empire des Échecs », comme en témoigne cette pitrerie littéraire du chroniqueur Ernest Nivernais qui écrit le testament fictif de Sébastien Mahuchet qui se termine sur des accents bellicistes : « *Ludimus effigem belli!* J'écrivais cette phrase le 24 mai dernier⁶⁶ sur l'une des tablettes du temple du Gambit. Vous avez nommé le Café de la Régence! En face, le Palais Royal brûlait; derrière les Tuileries brûlaient; à gauche, un peu plus loin, le ministère des finances brûlait. [...] Je lègue ma bibliothèque composée de 2,344 volumes [...] au premier joueur français qui remportera le grand prix dans une joute internationale, sur le dos d'un Allemand, si faire se peut. Fait et clos à Paris, le 15 juillet 1871. Sébastien Mahuchet »⁶⁷. Le ressentiment dès

63. *La Stratégie, journal d'échecs*, dirigé par Jean Prédi, janvier 1870, p. 1.

64. *La Stratégie*, janvier 1872, p. 4.

65. *La Stratégie*, avril 1870, p. 98.

66. Il s'agit de l'année 1871.

67. *La Stratégie*, novembre, 1870-1871, p. 249. La référence au chaos de la Commune accentue la nostalgie du testamentaire.

lors ne cessera de croître et d'alterner avec un fragile sentiment de concorde internationale. S'il est vrai qu'une partie du milieu échiquéen fête le cosmopolitisme entretenu par les rencontres d'élites, une autre partie se laisse gagner par une géopolitique guerrière.

L'étude d'Alfred Binet, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* [1894] entretient aussi cette ambivalence propre à la représentation de la cérébralité. Le joueur d'échecs est l'incarnation d'une intellectualité positive, conquérante, figuration possible des désirs de puissance de toute une nation, à condition qu'il triomphe de ses adversaires. Or l'école française est en déroute : « Dans quelle partie du monde les échecs sont-ils le plus en honneur ? Avant la fin du siècle dernier, les forts joueurs étaient exclusivement des Latins, Italiens, Espagnols ou Portugais ; ils s'appelaient Greco Lucena, Salvio, Carrera, Damiano, Lopez, etc. [...]. Après avoir tenu le sceptre des échecs pendant plusieurs siècles, la race latine l'a perdu et ne semble pas avoir quelque chance de le reconquérir ; les Germains, les Slaves, les Anglo-saxons, les Juifs surtout, nous ont dépassés. M. Préti a bien voulu dresser pour moi une liste des célébrités échiquéennes et une liste des joueurs d'échecs actuellement vivants [...]. D'après cette liste, on compte dix-huit juifs sur soixante-deux joueurs ; parmi ces juifs une moitié est de la Pologne, l'autre de la Hongrie ; presque tous les forts joueurs juifs sont des "professionnels", ce qui montre bien le caractère sérieux de cette race »⁶⁸. Suit donc un classement des 62 joueurs par pays, religions (Chrétien, Protestant, Israélite) et races (Latins, Germains, Anglo-saxons, Slaves, Juifs). D'un côté le mythe du joueur d'échecs de génie est malgré tout largement renforcé par l'étude de Binet⁶⁹. De l'autre, on peut imaginer l'impact dans les consciences de l'idée d'une domination juive sur le monde des échecs en 1894.

Une étude de Robin-Gaël Vinsot sur le milieu des joueurs d'échecs pendant la période de 1910 à 1924, montre les liens étroits qui unissent, au moins en temps de guerre, la propagande échiquéenne et l'extrême droite. Les derniers représentants de l'école française entreprennent un vaste mouvement prosélyte pour accroître le nombre de joueurs et rattraper le retard sur les pays étrangers : « Et pour que ce mouvement de développement, de propagande soit vraiment efficace et durable, il faut gagner à notre cause la presse. Dans les pays anglo-saxons, où les échecs sont tellement en honneur au détriment des cartes, les journaux qui publient des colonnes d'échecs se comptent par milliers. En France, il n'y en a pas. Or, il nous faut des colonnes d'échecs ! »⁷⁰ Ce

68. Alfred Binet, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, op. cit., p. 221-222.

69. Binet fait l'étude de ces personnalités statistiquement aux marges de la norme sociale et qui s'apparentent aux phénomènes de foire. Ainsi, entre le sens de la norme, symbolisé par les travaux d'Adolphe Quételet, dans les années 1830, et la fascination pour la marge, renforcée par les études sur la psychologie des prodiges d'Alfred Binet, dans les années 1890, nulle contradiction. Dans les deux cas, l'intégration sociale est le critère à l'aune duquel on mesure l'activité humaine.

70. A. Geoffroy-Dausay (pseudonyme d'Alphonse Goetz), « À la manière de Caton l'Ancien », *La Stratégie*, septembre 1915, n° 9, 48^e volume, p. 241-243 ; publié également dans *L'Eco degli Scacchi*, septembre-octobre 1915, n° 9-10, 9^e année, p. 142-144.

prosélytisme se nourrit d'une propagande violente, volontiers antisémite qui prend la forme d'un appel à la croisade. Il n'est plus question d'appartenir à la communauté fraternelle des joueurs d'échecs. Il faut prendre d'assaut la presse pour faire de nouveaux émules et partir à la conquête du titre en stigmatisant les « faux frères indésirables » et « mercantiles » dont on comprend à demi-mot l'identité juive qu'il faut chasser du temple de la Régence : « Fuyez-les, donnez-leur la chasse, ne leur cachez pas votre mépris. Chaque fois que j'entre à la Régence, il me prend des envies de saisir les verges vengeresses et de chasser du temple ces indésirables. Les marchands au moins avaient une excuse. Eux n'en ont pas. Ils sont les produits de l'obscurité de la nuit. Ce sont les hiboux des échecs, les chouettes de Morphy. Il faut les disperser par la clarté, en projetant dans leurs trous des faisceaux, des torrents de lumière. Et cette lumière, ce n'est que la Presse qui peut la répandre »⁷¹. C'est pourquoi les seules « colonnes d'échecs » qui s'ouvriront, pendant la guerre, à cette verve venimeuse sont les colonnes anti-dreyfusardes de la revue bi-mensuelle, nationaliste et royaliste, de Charles Maurras, *L'Action française* : « À l'heure où, grâce aux longues heures d'attente de la tranchée, que ne sauraient charmer que le jeu ou la lecture, le jeu des échecs obtient une faveur nouvelle chez nos soldats, nous croyons bien faire en lui réservant une place dans les colonnes de l'Action française. Aucun organe ne semble mieux qualifié que le nôtre pour répondre au goût de ceux qui pratiquent ce noble jeu, si cultivé dans l'ancienne France, et qui tient de l'exercice intellectuel plus qu'aucun autre. Les échecs ont la popularité dans tous les pays civilisés. Ne les délaisse-t-on pas trop en France ? »⁷²

Face à la domination des joueurs étrangers, l'institution des échecs en France ne cesse de périliter. Comment supporter de voir triompher les « nations étrangères » après avoir été nourri du sentiment de supériorité pendant des décennies ? Comment imaginer que les générations postérieures ne se détournent pas d'un tel jeu qui signale leur insuffisance intellectuelle ? Comment ne pas provoquer, après s'être glorifié de l'élitisme de la nation française à grand renfort d'arguments « scientifiques », un profond ressentiment et une nostalgie indépassable ?

En somme, les figures monarchiques du Panthéon échiquéen existent toujours sur l'échiquier mais, soit elles servent une évocation lointaine des temps médiévaux teintée d'orientalisme, soit elles désignent au contraire une aristocratie de la pensée qui trouve à se distinguer au cours de ce qu'on pourrait appeler des « épopées de la cérébralité ». La geste est encore inédite mais accomplit mieux qu'on n'aurait pu l'espérer le projet hugolien de renouveler le genre de l'épopée. Pour autant, les chroniques guerrières ne cèdent pas le pas au culte de la cérébralité, contemporain de la naissance de la psychologie. C'est pourquoi au concept d'*euphémisation de la violence*, je préférerais

71. A. Geoffroy-Dausay, *L'Eco degli Scacchi*, mars-avril 1916, p. 61-62.

72. Francis Leroy (pseudonyme de Gaston Legrain), « Les Échecs », *L'Action française*, 4 mars 1917, p. 4.

volontiers celui d'*intellectualisation de la violence*, plus compatible avec les crimes raisonnés du XX^e siècle⁷³. Pulsion guerrière et vocation intellectuelle se nourrissent l'une l'autre. Au XIX^e siècle se forge progressivement la figure de l'intellectuel, construction lente d'un « homme nouveau » que Walter Benjamin croit reconnaître par exemple dans celle de Proudhon⁷⁴. C'est Baudelaire qui se charge de donner les premiers traits à cette figure inédite selon un traitement nouveau de la martialité. D'après Walter Benjamin, l'activité littéraire et intellectuelle, chez Baudelaire, s'accommode parfaitement de l'esprit guerrier : la création est le « duel dans lequel tout artiste est engagé ».

Le XIX^e siècle voit naître une nouvelle forme d'héroïsme auquel Baudelaire s'efforce de donner un visage tantôt ouvrier, tantôt apache, tantôt dandy⁷⁵, tantôt joueur⁷⁶ qui vient relayer les figures à jamais dépassées des chevaliers errants, escrimeurs révolus : « La description du jeu n'est qu'un aspect du thème général. Dans la figure du joueur, Baudelaire voyait la forme typiquement moderne de ce que fut autrefois l'escrimeur, un personnage héroïque parmi d'autres »⁷⁷.

*

La figure héroïque du guerrier se métamorphose alors par étape et trouve durablement à s'incarner dans un génie d'une autre nature : le détective⁷⁸, figure qui se distingue non par la force brutale mais par la puissance de déduction – Dupin et Holmes, les personnages d'Edgar Allan Poe et de Conan Doyle, représentent cette première génération de détectives, guerriers intellectuels de la modernité. Le jeu d'échecs croise ici l'histoire du roman policier. Mais la synthèse de ces deux figures de la « cérébralité guerrière » produits de modernité se fait tardivement et regarde surtout le XX^e siècle⁷⁹.

73. Un exemple extrême de cette logique qui mêle intellectualité et martialité pourrait être la lettre d'un poilu qui s'interroge sur l'insensibilité de « certains chefs qui lancent des hommes sur un obstacle insurmontable, les vouant ainsi à une mort presque certaine et qui semblent jouer avec eux, comme on joue aux échecs, avec comme enjeu de la patrie, s'ils gagnent, un galon de plus », lettre du 22 février 1915 de Maurice Antoine Martin-Laval dans *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, Radio-France, « Librio », 1998, p. 25.

74. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire, op. cit.*, p. 26.

75. *Idem*, p. 111, p. 116-118 et p. 140.

76. *Idem*, p. 184. Cet héroïsme moderne propre reflété par la pratique des jeux de hasard vaut d'autant plus pour le jeu d'échecs.

77. *Idem*, p. 184-185. « Baudelaire est le premier à avoir exploité cette veine. Le héros de Poe n'est pas le criminel mais le détective. [...] Avant Baudelaire, l'apache qui, sa vie durant, reste rejeté dans la banlieue de la société comme de la grande ville, n'a pas sa place dans la littérature. [...] Les poètes trouvent le rebus de la société dans la rue, et leur sujet héroïque avec lui », *Idem*, p. 117.

78. Dominique Kalifa a montré par ailleurs l'importance, dans l'imaginaire, de cette figure de la modernité, par exemple dans *Histoire des détectives privés en France (1832-1842)*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2007.

79. « On aurait pu croire Sherlock Holmes passionné par les échecs, mais cela n'a pas été le cas, du moins officiellement... À part "Le Marchand de couleur à la retraite", aucun texte du canon holmésien n'accorde de place à ce jeu de tactique et de stratégie. En revanche la postérité du héros de Conan Doyle s'est chargée de combler cette lacune. Au cinéma, l'adaptation du "Rituel des Musgrave" de 1943, *Sherlock Holmes Faces Death*, se permet beaucoup de libertés avec le texte original ; il propose notamment une

Edouard Pape, joueur d'échecs du café de la Régence et ancien poilu, met en scène le premier détective joueur d'échecs dans un roman au titre évocateur qu'il publie à compte d'auteur dans les années 1920 : *la Variante FVIII du Gambit Camulogène*. Le propos résume le phantasme qu'a pu représenter le joueur d'échecs au siècle précédent : un joueur d'échecs, professeur au café de la Régence, doit résoudre une énigme insoluble pour prendre possession de l'héritage d'un élève milliardaire assassiné. Mythe du génie et machination machiavélique prennent le pas sur le profil du chevalier errant joueur d'échecs et fusionnent avec la figure du détective. Le Chevalier Dupin jouerait enfin aux échecs⁸⁰.

*Ivan Gros est docteur en littérature générale
et comparée de l'Université Paris 3-Sorbonne nouvelle*

scène d'anthologie dans laquelle Sherlock Holmes [...] place le personnel du manoir des Musgrave dans le hall principal où se devine un échiquier. Le rituel qui décrit, en réalité, le mouvement de certaines pièces, permet à Holmes de découvrir une crypte. Et si certains pastiches littéraires n'hésitent pas à associer Sherlock Holmes avec les échecs, aucune ne surpasse le récit de l'auteur américain Fritz Leiber (1910-1992)», «The Moriarty Gambit», *Chess Review*, février 1962, cité dans *Échec et mat, une anthologie de nouvelles policières*, proposée par Xavier Legrand-Ferronnière, Paris, Gallimard, 2004, p. 207.

80. Le détective, version intellectuelle du «chevalier errant», illustrerait l'une des deux expressions principales de la cérébralité au XIX^e siècle. La seconde expression, version inquiétante de l'envers scientifique, serait peut-être l'image de l'automate. Détective et automate sont les figures littéraires issues de la conversion intellectuelle du guerrier. Elles fondent les deux grands genres populaires par excellence : le roman policier et le roman de science-fiction qui naissent au XIX^e siècle, se développeront au XX^e siècle et mettront en scène, presque logiquement, par centaines de romans, des joueurs d'échecs.